

La première lecture nous conduit au désert, ce lieu où se déroule notre carême de quarante jours. Dans le monachisme palestinien des Ve et VIe siècles, les moines quittaient leur monastère le jour du mercredi des Cendres, pour aller errer au désert pendant quarante jours, chaque seul à seul avec lui-même. Ils se retrouvaient le dimanche des Rameaux et se préparaient ensemble à célébrer Pâques. Ils faisaient ainsi concrètement l'expérience du désert et pouvaient célébrer Pâques en communauté avec d'autant plus de joie. Désert signifie « vide », ce vide auquel chacun de nous se heurte plus ou moins régulièrement. Habituellement, nous fuyons le vide en nous dépensant en activités et divertissements. Mais le Carême nous invite à accepter ce vide et à cesser de nous fuir nous-mêmes.

Moïse faisant paître les brebis de son beau-père dans le désert préfigure le rôle de berger des Hébreux qu'il va recevoir afin de mener Israël du désert à la Terre promise. Soudain, dans la végétation désertique clairsemée, il aperçoit un buisson qui a pris feu, chose banale, vu la chaleur. Mais le curieux de l'affaire, c'est que le feu ne consume pas le buisson. D'emblée, Moïse comprend qu'il est en présence du sacré, qui saisit l'être sans le blesser. S'approchant, il entend deux fois son nom : « Moïse, Moïse ». Dans la Bible appeler deux fois de suite quelqu'un par son nom est un signe d'amour. Dieu aime Moïse et il lui demande de conduire son peuple loin du pays de l'esclavage. Avec empressement, Moïse répond « me voici », tout en sachant qu'il ne peut accomplir une telle tâche sans s'appuyer sur Dieu. « *Notre secours est dans le nom du Seigneur* », prions-nous dans le psaume 123, verset 8. Ce jour-là, Dieu révèle son Nom : « *Je suis qui (je) suis* », nom à première vue énigmatique, consistant en une double affirmation de la présence. En fait, en se disant ainsi, Dieu signifie à l'homme sa présence, notamment lorsque, dans la détresse, l'homme crie vers Lui. C'est en Jésus que la signification du nom de Dieu sera réaffirmée, Jésus signifiant littéralement : « Dieu sauve ».

Dans le désert, la famille est très importante. Le Dieu de l'Alliance est ainsi appelé : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. La famille préserve la tradition et porte la mémoire. Dans le peuple juif, la présence de Dieu est étroitement liée au souvenir et à la mémoire. Lors de chaque repas de Pessah, le récit de l'Exode est relu, « *pour se souvenir* ». De même, lors de la

dernière Cène, Jésus dit-il : « *Faites ceci en mémoire de moi* ». Dès le commencement, Dieu s'est attaché à l'humanité. Le Dieu de la Bible n'est pas comme dans la pensée grecque, un « moteur non mû ». Le Dieu de la Bible est un Dieu ému, un Dieu qui prend part à la détresse des êtres humains qui se sont égarés, qui sont asservis et malheureux. Pensez à ce père saisi de pitié au retour de son fils dans la parabole du fils prodigue.

Dans sa lettre aux Corinthiens, Paul rappelle cette histoire partant de Moïse pour arriver au Christ. La mémoire : par elle, chacun de nous est relié au passé et va vers l'avenir, en s'efforçant d'affronter le présent avec confiance et discernement. Les personnes sans mémoire s'égareront facilement, dit-on. Quant aux récits de délivrance rapportés dans les deux Testaments, leur but est de nous rendre attentifs aux signes des temps.

Ce que je viens de dire, Jésus le complète dans cet Évangile, où les gens lui demandent les sens de deux catastrophes récentes : le massacre de Galiléens par Hérode et la mort tragique d'habitants sur lesquels une tour s'est effondrée. Comment ne pas rapprocher ces événements des désastres et malheurs, à la fois collectifs et personnels, dont notre actualité quotidienne est emplie. Les guerres, les catastrophes et les revers seront malheureusement toujours présents, mais Jésus nous enseigne aujourd'hui comment y faire face. En fait, nous dit-il, l'important est de ne pas se laisser écraser par la mort et le malheur qui peuvent frapper à chaque porte, à n'importe quel moment, pas seulement chez ceux-ci ou ceux-là. Lui, Jésus, nous invite à ne pas chercher des coupables, mais à nous convertir, sachant que le malheur peut nous affecter à tout moment. « Et nous tomberons alors à un niveau plus profond que physique. »

Après ces mots durs et ces images violentes, l'Évangile se poursuit par une belle et douce parabole, celle du figuier dans la vigne. Prends soin de ta conversion, creuse ton sol et mets-y du fumier afin de porter du fruit. Donne-toi du temps, mais ne traîne pas. Ne mène plus une existence vide et inutile, mais sois fécond en œuvres d'amour et de justice. C'est à cela que sert ce Carême, à se détourner d'une existence vide de sens et à se tourner vers Jésus, Celui qui est, qui était et qui vient, afin de porter des fruits non périssables, des fruits de sagesse, de compassion et de charité. Car celui qui est en Jésus vit dès à présent une nouvelle création.